

## Chapitre 6 : Cabanaconde

Mardi 15 novembre

Je gis, éreinté, au creux de notre couche. Cette nuit a été mouvementée. Non, rien de sexuel si c'est ce que vous espérez. C'est plutôt lié au 'boogie-woogie bed'. Le concept est nouveau. Il ne se trouve que chez Pablo, hôtel Valle del Condor, Cabanaconde, Pérou.

### Ingrédients :

Une Mimi  
 Un lit à une place occupé par deux personnes  
 Un équipement de literie garanti 100% plastique et synthétique  
 Une cabane en tôle disjointes  
 De la terre battue rendue poussiéreuse  
 Des animaux noctambules

### Recette :

Prenez une Mimi terrorisée et placez là (*bien malgré vous*) dans votre lit à une place. Vous aurez pris soin de ne pas retirer la housse plastique de votre matelas mousse afin que les draps en acrylique puisse glisser tout leur soûl. Placez une couverture 100% fibres synthétiques afin qu'elle puisse elle aussi glisser sur les draps. N'ôtez surtout pas votre fourrure polaire, ni celle de votre Mimi, en vous couchant. Veillez à choisir une Mimi bien 'agrippeuse' pour que la température de la polaire puisse monter efficacement. En cours de nuit, n'y tenant plus de chaud, enlevez votre polaire. Vous provoquerez, dans un premier temps, une glissade de la couverture vers le sol, provoquant un premier nuage de poussière. Dans vos efforts pour rattraper la couverture vous ferez glisser les draps sur la housse, ce qui aura pour conséquence fâcheuse de placer votre Mimi en biais, au milieu du lit. Vous même prendrez soin de continuer votre glissade jusque par terre pour augmenter l'effet nuage de poussière. Les jeux de lumière des tôles sur le nuage de poussière ajouteront un effet psychédélique à l'ambiance déjà torride. Les animaux de la nuit, et même ceux du jour qui n'arrivent pas à fermer leur grande gueule pendant la nuit, ajouteront par des aboiements, des braiments, des hululements, des cris, des grognements et autres piailllements, un rythme endiablé qui vous permettra d'apprécier pleinement les qualités de glisse des vos équipements plastiques. Quand, de guerre lasse, vous aurez choisi la fuite et l'abandon du lit unique après dûment couvert votre Mimi afin qu'elle n'ait pas froid, vous pourrez répéter l'exercice dans le deuxième lit. Vous aurez pris soin de remettre votre polaire car aglagla dans le lit vide. Au moment au vous parviendrez presque à imaginer les nââârdine animaux de leur râââce en train de sauter des barrières pour vous aider à vous endormir, vous pourrez bénéficier d'une adjonction supplémentaire de Mimi ne voulant définitivement pas rester seule dans son lit. Same player shoots again. L'adjonction de boule à facettes pourra agréablement faire évoluer votre recette en 'disco bed'.

Le seul bonheur dans tout ça c'est que ma polaire sent maintenant l'odeur délicate de Mimi.

Comme une belle de nuit, elle a diffusé ses essences à la tombée du jour, embaumant toute la chambre de son odeur, qui est plus qu'un parfum. Il y a de son parfum mais il n'a pas été utilisé avec excès. Il laisse

s'exprimer d'autres senteurs. La peau sucrée de Mimi, soulignée par le déodorant à la vanille des îles, sert de base à l'édifice. Ses cheveux, fins et ondulés, ont été lavés puis démêlés avec des produits capillaires à base d'herbes et dont le parfum rappelle la prairie fraîchement coupée. Ses vêtements sentent le 'propre', c'est à dire la lessive et l'assouplissant. Une légère moiteur causée par la température excessive sous la polaire exacerbe ces éléments, fait 'mûrir' ces fragrances, les compliquant en un savant mélange. La chambre, enfin, par son identité olfactive marquée, faite de poussière, de terre battue, de bois brut, de plastique, de fiente de rapace, sert d'écrin à ce joyau, le met en exergue, lui donne une dimension profonde. Avec tout ça, comment voulez-vous trouver le sommeil ? J'ai beau jouer les bougons et les vieux célibataires, quand vient la nuit et qu'à mes côtés, dans le même lit, je sens palpiter le corps superbe d'une femme dont le parfum m'envoûte, il devient difficile de compter les moutons, les chèvres, les ornithorynques ou même les fox-terriers à poils durs.

\*

\*      \*

Je regarde ma montre. Le jour s'est levé. Il est 6h00. Je décide de réveiller Mimi. Je remue, doucement, pour la déranger un peu dans sa position de chien de fusil, espérant provoquer son éveil de façon presque involontaire. Mais cette race de clebs a le sommeil profond ; j'ai beau tourner, retourner, sauter à pieds joints sur le lit (*j'exagère !*) tout ce que j'obtiens sont des grognements. Je décide de passer la vitesse supérieure et je secoue légèrement ma voisine lui disant :

- 'Mon señor, il est l'or, c'est l'or de se réveiller'.

Cette réplique, hilarante quand elle est prononcée par Yves Montand à l'intention de Louis de Funès, provoque autant de réactions chez Mimi qu'il y a de dents dans la bouche à Jean et de cheveux sur la tête à Matthieu (*c'est à dire une seule*) :

- 'Mais !' (*prononcé méééééééééééuh*) qui en termes Mimiiens montre le désaccord.

- 'Tu vas être en retard pour ton jogging.'

Un œil s'ouvre, constate mon sourire probablement quelque peu goguenard et un autre

- Mais ! (*prononcé méééééééééééiiiiiiéééééuh*) se fait entendre, alors que Mimi s'enroule dans les draps en nylon. Le contact répugnant de cette matière roulée en boule doit être plus persuasif car presque instantanément Mimi s'assoit sur le lit, hébétée (*le mot est faible*).

- 'T'es vraiment lourd, toi !'

- 'Oui, Mimi, moi aussi je suis heureux de savoir que tu as bien dormi, moi j'ai passé une nuit de chiottes'.

- 'On n'avait qu'à pas venir, je te l'avais dit'

- 'Vox Gabrielli vox Dei' ; dis-je dans une fine allusion latinisante, puis me rendant compte de l'heure, de l'endroit et de la tête de Mimi, je traduis par : Ce que Gabrielle veut, Dieu le veut

- 'Tu parles ! et on a besoin de se lever aussi tôt pour ça.'

- 'Madame Pablo nous a dit hier qu'il fallait partir tôt. Le soleil est déjà levé depuis belle lurette'

Nous nous préparons rapidement et nous retrouvons Madame Pablo dans la salle commune.

- Bonjour, installez-vous à la table, je vous présente mon fils Arturo, nous dit Madame Pablo.

Le jeune homme doit avoir une petite vingtaine d'année. Il a l'air très réservé, voire effacé.

Il est aussi grand que moi, beaucoup plus mince, beaucoup plus Inca aussi !

Il est silencieux, malgré l'agitation autour de lui. Il ne dit mot, j'en conclus qu'il consent ; c'est toujours plus facile quand tout le monde est d'accord !

Un Paysage Olfactif soutenu règne dans la pièce. Le kérosène préside, suivi de près par le beurre rance et le cuir de lama. Viennent ensuite quelques relents de cuisine, des odeurs d'animaux, chiens, chats, veaux, vaches, cochons, couvée. Pas de trace de Perette, avantageusement remplacée par Mimi, mon havre de repos olfactif, la bouée de sauvetage de mes narines. Nous exécutons sommairement un petit déjeuner exotique, dans le sens premier du terme, fait d'un gruau de maïs genre porridge mais en pire, un bol de lait de mammifère et un genre de crêpe Suzette arrivée là par hasard en se trompant de bus.

Une fois notre collation terminée, Arturo se lève, toujours sans prononcer une syllabe, indiquant par-là même son désir de ne plus rester assis. Je lui pose une question très fine, du genre

- 'Est-ce qu'il est l'heure de partir ?'
- 'Si' est la réponse, certes sibylline, qui me rassérène au moins sur ses aptitudes à la parole.

J'agrippe prestement notre sac à dos et nous emboîtons le pas assuré d'Arturo. Direction le canyon de Colca.

En chemin, j'essaie d'en savoir plus sur notre destination.

- 'Tapay' me servira de réponse.

Après avoir consulté ma carte, je découvre que Tapay n'est pas une insulte mais bien le lieu où nous devons nous rendre. J'estime le temps de marche à environ 5 heures. Qu'en pense notre guide ?

- 'Si'

Eh bien au moins, il est d'accord ! Nous atteindrons le fond du canyon après une descente de 1200m.

Impressionnant ! Le chemin poussiéreux, large d'un mètre environ, serpente en lacets serrés entre des blocs calcaires. C'est le désert, le vrai, avec des cactus et une chaleur de four à pyrolyse dès le début de la matinée. Nous nous sommes largement tartinés de crème solaire parce qu'altitude + soleil ça fait des ravages.

En partant, nous sommes passés à la boutique épicerie, bar, droguerie, boulangerie etc. pour acheter des vivres et de l'eau. Arturo s'est adjoint les services d'un âne, fort astucieusement nommé 'Burito' (*petit âne en espagnol*). Notre sac rejoint un attirail conséquent sur le bât de l'âne. Ca, c'est une bonne nouvelle !

Quand il faut, je ne répugne pas à porter mon sac, mais quel plaisir de marcher sans entrave. Nous en avons profité, Mimi et moi, pour nous acheter des splendides chapeaux traditionnels, noir, brodé de petites fleurs multicolores pour Mimi, en paille style Stetson pour moi. J'ai soigneusement rangé la casquette publicitaire dont j'avais hérité lors de l'encadrement de mon dernier groupe incentive. Un produit de laboratoire pharmaceutique...

En descendant, Mimi n'est pas très rassurée. Le vertige... mais le flanc de la colline et l'âne Burito permettent un appui, une base. J'essaie de lui changer les idées par des plaisanteries dont la finesse ferait pâlir d'envie les dentellières de Calais ou celles de Burano (*et laisserait de pierre celles de Montmirail*).

Nous croisons des formations géologiques surprenantes, sous formes de pilastres engagés jaillissant de la roche. Je lui assure qu'il s'agit là d'anciennes fabriques d'escaliers Incas. Je sais, je suis lourd !

Ici et là nous apercevons des Condors, tantôt juchés sur des promontoires, tantôt planant au-dessus du vide. A quelques mètres nous voyons détalé un renard. Ressurgissent alors de ma mémoire le masque fameux de 'Zorro' (*le renard en espagnol*) et 'Zorrino', le petit marchand d'oranges indien, maltraité par des brigands dans 'Tintin et le Temple du Soleil'. (*voilà ce qu'on appelle des références littéraires !*)

Quand j'ai annoncé le programme de la journée, la performance, jugée conséquente à priori, a motivé Mimi la sportive : pas de jogging mais enfin de quoi dépenser son énergie musculaire. Lorsque nous avons croisé une vieille dame cheminant à contresens (*c'est à dire à la montée*) quasi invisible sous une pile de fauteuils (*de rotin, si, si, c'est vrai*), l'idée de performance en a pris un sérieux coup... Nous arrivons au fond du canyon vers 9h30, soit presque deux heures après notre départ.

- 'Valle de Songalle' annonce Arturo, soudainement frappé par une frénésie verbale de trois mots. Le changement de décor est complet. Le désert a disparu, laissant place à une vallée riante. Il y a de l'eau partout. C'est une oasis. Le Rio Colca est un torrent qui court, bondissant et vrombissant, contre la falaise de l'autre rive. De nombreux canaux arrosent des parcelles plantées d'arbres fruitiers, de cotonniers, des pâturages pour des cousins du lama les vigognes et les fameux guanacos (*ou huanacos*). Arturo nous emmène jusqu'au bord d'un canal plus fréquenté. Il y a là des tas d'enfants qui jouent dans l'eau et qui nous invitent à en faire autant. L'eau est tiède et provient d'une source thermale, légèrement en amont. C'est, paraît-il, beaucoup de réconfort et l'assurance d'une randonnée réussie. Nous enlevons nos chaussures de marche et trempions avec délices nos orteils dans l'eau tiède. C'est un piège, gentil, une farce locale que les enfants jouent quand ils voient des 'gringos' : ils nous piquent nos chaussures et courent hors de portée, agitant leurs prises sous nos nez, pour nous inviter à leur courir après. Ce moment de détente intemporel me procure un grand bonheur. Je suis là, au fond d'un canyon perdu d'Amérique du Sud, et je joue avec des enfants.

10 heures, il faut reprendre notre randonnée.

Nous franchissons le Rio Colca sur un petit pont de bois qui n'inspire guère Mimi. Arrivée au tiers du pont elle nous fait un blocage.

- 'N'approchez pas !'

Le tumulte du torrent, sous ses pieds, l'impressionne fortement.

Je tente une diversion :

- 'Connais-tu la différence qu'il y a entre un vieux pont et une nourrice ?'

Mimi est livide ; elle ne desserre pas les dents.

- 'Eh bien la nourrice donne son sein et le vieux pont s'affaisse.'

- 'Mais qu'est-ce que tu es nul !' finit-elle par lâcher dans un éclat de rire nerveux.

Je saisis l'occasion pour m'approcher d'elle ; je la prends par la main, lui explique que même l'âne est passé, que les enfants nous regardent, qu'on risque d'être privé de dessert si on arrive en retard à Tapay, que si elle reste là elle risque d'être changée en statue de sel, d'attraper des coups de soleil, de payer plus d'impôts, que bientôt la neige va arriver et avec elle, les loups, les ours blancs, les ornithorynques enragés, la police, qu'elle a oublié de mettre de l'assouplissant dans sa dernière lessive, que sa braguette est ouverte, etc.

De guerre lasse, elle fait un pas, puis deux et toute une série très rapide et elle franchit le pont.

Arrivés sur l'autre rive, elle me roue de coups. Des coups de fille, donnés avec l'avant bras en pluie sur la tête à grand renfort de qualificatifs ornithologiques et d'éclats de rire. L'autre rive est une paire de manches que je qualifierais de vachement autre. La pente que nous avons dévalé à vive allure, nous fait maintenant face, un peu moins raide, mais quand même. Nous l'attaquons d'un pas décidé. Le plus dur, c'est d'atteindre le bon rythme, le second souffle comme diraient les coureurs de fond. Lorsque ce rythme est atteint, la montée semble plus facile et les envies de meurtres que l'on peut ressentir à l'endroit de telle ou telle autre personne qui vous a mis dans cette galère, s'estompent. Quoi que !

La chaleur est intense, la poussière soulevée par le pas des hommes et celui du solipède empêche nos poumons de se remplir tout leur soufl. Je décide de passer en tête, mais, peu de temps après, je m'aperçois que cette piste, large, poussiéreuse et fortement empierrée est ennuyeuse à mourir.

A l'occasion d'une halte pour me désaltérer, je constate que la vision offerte par la démarche élancée de Mimi est, comment dire, beaucoup plus attrayante que l'aridité environnante. Je décide donc de recoller au peloton pour profiter de l'aimable discussion d'Arturo autant que de la vue dégagée sur les aspects callipyges de ma compagne de voyage. Il vaut certainement mieux ça que l'inverse. Ce n'est pas une mise en doute sur les qualités verbales de Mimi, c'est plutôt qu'Arturo et l'âne, physiquement, sont beaucoup moins ma tasse de thé. Nous arrivons à Moleta vers midi et demi. Le hameau surplombe un petit plateau couvert d'un maigre pâturage. Etonnante sensation d'anachronisme en voyant ces petites masures aux murs d'adobes couvertes de tôles ondulées et munies d'antennes de télévision ! Je m'en étonne auprès d'Arturo qui dans son éloquence naturelle me lance un

- 'Groupes électrogènes, le soir'.

Ces gens vivent dans des masures sans eau courante, avec un système d'évacuation d'eaux usées à même la rue et n'échappent pourtant pas au vecteur principal d'endoctrinement de masse du 20<sup>ème</sup> siècle, j'ai nommé la télé. Arturo nous a préparé une collation brève et fortement appertisée dont l'identité gustative restera un mystère pour l'éternité. Sous la torture je dirais : corned-beef ?

Nous faisons maintenant une halte, à l'ombre, pour laisser passer le plus gros de la chaleur. Chez moi, on appelle ça tout simplement : la sieste !

\*

\* \*

- 'Encore perdu dans tes pensées, mon petit Val ? Quel monde es-tu en train de refaire en ce moment ? Penses-tu pouvoir sauver ce qu'il reste de la civilisation inca ?'
- 'Parce que tu connais la civilisation inca, peut-être ?'

Ma réponse de mufler ne s'excuse pas mais je l'explique par la conjugaison de deux agressions :

le diminutif et l'interruption d'une séance de rêveries comme je les aime, qui me déconnecte de la réalité.

- 'Excuse-moi, Mimi, tu m'as pris par surprise ; je ne voulais pas être brutal.'
- 'Chassez le naturel, il revient au galop !' 'renchérit-elle.

Avec un sourire plein de dents j'essaie de gommer ma muflerie de tout à l'heure. Arturo réapparaît, l'âne s'ébroue. Ca y est, nous repartons. Il est 15h30 et sous ces latitudes cela veut dire qu'il reste 2h30 de soleil. Tapay est encore à deux heures de marche. Il ne va pas falloir autant traîner que ce matin. La randonnée est plus aisée. Le plateau est doucement vallonné. Seule l'aridité reste pénible. Nous avançons sur un bon rythme croisant çà et là des paysans qui transportent des baluchons énormes, qui les recouvrent complètement. Ces athlètes, mi-équilibristes mi-portefaix, accomplissent ces exploits quotidiens sans que quiconque ne s'en émeuve. Mais qui, à part des occidentaux, pourrait s'émouvoir d'une activité pour eux banale au point que tous, y compris les vieilles, la pratiquent comme qui rigole ! D'ailleurs nos yeux écarquillés ne semblent pas les interpeller plus que ça. En revanche, la présence de l'âne provoque un regard de respect à l'égard d'Arturo. Le compagnon naturel des péruviens sur les chemins de montagne c'est le lama. Parfaitement adapté au terrain, il est en plus très sobre. C'est une valeur sûre dans ces contrées où les routes n'existent pas et où la première station service est à deux heures de route. Cependant il ne peut porter qu'à peine la moitié de la charge de l'âne. De ce fait, et un peu pour l'exotisme et la rareté relative, l'âne est la Rolls des animaux de bât. Par endroits quelques empilements de cailloux suscitent des commentaires, certes concis, de la part d'Arturo :

- 'Fontaine des Incas', ou bien 'Maison des Impôts' autant de vestiges peu évidents attestant de la présence de cette civilisation qui intéresse tant Mimi !

Mais je n'entrerais pas tout de go dans ce débat car nous arrivons dans le village ; mais vous ne perdez rien pour attendre.